

QUELQUES MOTS D'INTRODUCTION...

Vladimir Ilitch Lénine est mort il y a quarante jours, le 21 janvier 1924. Il entamait sa cinquante-quatrième année. Depuis une quinzaine de mois, il avait dû renoncer à toute activité politique. Nous le savions très malade. Comment imaginer toutefois qu'il allait nous quitter définitivement en un pareil moment, alors qu'il reste tant à faire ici et partout sur une terre où vient à peine de s'achever cette monstrueuse première guerre véritablement mondiale qui nous laisse dénombrer vingt millions de morts, et tous ces mutilés, toutes ces veuves, tous ces orphelins ?...

En ce qui me concerne, j'ai, ce soir, une pensée toute particulière pour mon grand-père maternel, Anselme Égreliens (1827-1899). Nous voici réunis, lui et moi, devant l'Histoire ; lui, le mal aimé, et moi, son complice depuis ce jour de mes quinze ans où il m'a confié son secret, désormais terrible de beauté et de grandeur, alors que la révolution bolchévique n'en finit pas, depuis bientôt sept ans, de susciter les plus grandes espérances et de réveiller les plus grandes frayeurs.

Car mon grand-père a été un de ces redoutables Communistes dont s'enorgueillissait une France souterraine, une France des Catacombes, une France vaincue par l'autre France, celle de la propriété privée, celle de monsieur Thiers, celle de mon père, l'entrepreneur et financier Ange Xellennes, celle enfin de ma mère qui, épousant en toute conscience une fortune naissante, condamnait d'avance sa progéniture au sombre devoir de mépriser Anselme et tout ce qu'il représentait.

Je suis né à Paris en 1880. C'est en 1895, année de la mort de Friedrich Engels, que mon grand-père m'a fait, après un tête-à-tête inoubliable, ce cadeau d'anniversaire dont je n'ai pas compris tout de suite à quel point il me fixait une destinée. Il s'agissait d'un amoncellement de documents parmi lesquels trois cents feuilles n'ont cessé de me brûler les doigts jusqu'au moment où j'ai pu commencer moi-même à leur fournir la suite que, sans doute, elles attendaient depuis les jours déjà lointains où mon grand-père les avait rédigées d'une main que j'imagine prise de fièvre. Sur ces trois cents feuilles revenaient régulièrement en tête de divers paragraphes l'un de ces deux noms : Karl Marx, Friedrich Engels...

Envoyé par mon père en Russie tsariste où il avait placé une partie de sa fortune mobilière et où il pensait saisir la bonne occasion de me former jusqu'à l'excellence aux manœuvres affairistes, je suis arrivé à Saint-Petersbourg en 1902. Trois ans plus tard éclatait la Révolution de 1905... Aux yeux de ma famille, j'ai alors disparu dans la tourmente, non sans avoir emporté avec mon désastre l'essentiel de tout l'argent dont je pouvais disposer... Membre du parti ouvrier social-démocrate de Russie dès le mois de mars 1905, je n'ai plus jamais quitté la ligne définie par Lénine, pour autant que j'aie pu la connaître et en comprendre véritablement les différents aspects.

Ce qu'il y avait au beau milieu des documents laissés par

mon grand-père ?... Le compte rendu des entretiens extraordinaires qu'il avait pu obtenir, au long de toute une vie de militant ouvrier révolutionnaire, avec Karl Marx et Friedrich Engels...

Au-delà de la disparition de Lénine, et après les cinq entretiens que j'ai pu avoir avec lui, c'est toute une partie de ma vie qui semble s'achever... Je n'aurai pas l'occasion de rencontrer pour la sixième fois le continuateur de l'œuvre de Marx et d'Engels. C'est pour moi une grande douleur... Et j'imagine que celles et ceux qui liront les entretiens que rassemble cet ouvrage comprendront mon émoi : devant Lénine, je n'ai jamais évoqué ni mon grand-père, ni le trésor qu'il m'avait laissé. Je voulais attendre le moment où, enfin, la révolution prolétarienne mondiale passerait à sa deuxième étape. Lénine n'avait que dix ans de plus que moi. N'étais-je pas en droit de regarder l'avenir avec un certain optimisme ? Il y avait – et il y a encore – l'Allemagne, même sans Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht, il y avait – et il y a encore – la France, celle de la Commune de Paris, celle des continuateurs d'Anselme et de ses frères d'armes... Mais il n'y aura plus jamais Lénine.

C'est donc le cœur déchiré, mais avec encore l'enthousiasme de mes quinze ans enflammés par une lecture inoubliable, que je livre ici ces "Entretiens avec Karl Marx, Friedrich Engels et Vladimir Ilitch Lénine".

À Moscou, le 1^{er} mars 1924.

Germain Xellennes